

LES APPARENCES SONT TROMPEUSES !

“Voyage” (texte de Dominique C.) et à la suite

le texte de Varécy **“Des solstices et des lunes”**

Voyage

Il sortit de la maison au moment précis où l'été commençait. Un frémissement dans les arbres, une syncope, un soupir qui monte au cœur de la rue (...) une hésitation à l'intérieur même du temps, comme si la nature attendait d'être bien certaine que les beaux-jours sont vraiment là...

La veille, il avait déjeuné à la terrasse d'un café avec moi. Il était tout excité à l'idée de ce départ. Il avait à peine touché au verre de vin rouge qui accompagnait la salade de chèvre, lardons, croûtons, verdure. Trop émoustillé pour boire, manger.

Il voyagerait 'léger' : une saharienne blanche, un short, un pantalon, non pas celui qu'il portait aujourd'hui, un plus beau, plus clair, plus quoi ! des tennis blancs dont il ferait l'acquisition dans l'après-midi. Cela suffirait, il souhaitait se délester du poids d'un hiver rude et d'un printemps trop froid ; s'éloigner de ce vent glacé qui le faisait accélérer le pas lors de ses promenades le long de la mer, oublier ces événements dramatiques auxquels il avait été confronté ces derniers mois.

Je l'écoutais me raconter ses envies de sable chaud, de soleil qui ferait de lui un être au sourire radieux ; et, je le reconnais j'étais un peu envieuse. Le vin était agréable, les croûtons tièdes croustillaient, j'appréciais cette première salade d'été.

J'avais mis ma jupe africaine avec laquelle je voyageais dans la tête...mais lui, il partait "pour de vrai", vers l'inconnu ; d'ailleurs il ne me voyait plus, j'étais devenue une oreille, et simplement cela.

Celle qu'il allait rejoindre, il l'avait rencontrée lors d'un mariage...ils s'étaient parlé, avaient ri et elle l'avait invité à le rejoindre sur cette île qui déjà le faisait rêver, le transformait en un être radieux.

Et le lendemain, il partait...les jours et semaines suivantes, je tentais de le joindre plusieurs fois sur son portable, puis je finis par renoncer fatiguée d'entendre une voix me dire : 'je ne suis pas disponible actuellement, mais rappelez-moi'.

Je l'imaginai trop occupé pour simplement me faire signe, ou peut-être désireux de rompre avec sa vie passée dont je faisais partie.

Ma fierté et ma fatigue l'emportèrent et je ne cherchais plus à le contacter, mais au fond de moi la question demeura : qu'était-il devenu ? Et notre amitié avait-elle eu si peu d'importance pour lui ?

Dominique C.

Des solstices et des lunes

J'étais bien résolue à l'oublier bon an, mal an, lorsque survint l'anniversaire de Dominique. Inévitablement, on échangea des nouvelles les uns des autres et inévitablement son nom revint sur le tapis. C'est que nous étions du même groupe d'amis. Personne ne

savait ce qu'il était devenu et, à vrai dire, pas mal s'en moquait : c'est que plus le temps, maintenant, avec les enfants, le boulot, la maison, le prêt, les travaux. C'est que surtout, aussi, ben tu le connais Aline, t'es quand même bien placée, tu sais bien que ça lui prend à Pierre, de temps en temps il disparaît. Allusion à sa maladie, des hauts très hauts et des bas non moins bas. C'est vrai que j'étais comme ils disaient « bien placée ». Je n'avais pas tenu. C'est même pour cela que je l'avais quitté. Mais nous étions restés amis, jusqu'ici à la bonne distance pour moi, et je m'étais franchement réjouie de son départ. Même si c'était loin. Même si c'était pour retrouver une autre que moi.

La fête avait produit son effet : raviver la plaie. Je tentai encore un appel, infructueux. Quelques jours passèrent encore puis, n'y tenant plus, j'achetai un billet pour St-Denis. Il avait mentionné le nom de la fille lors de notre dernière conversation, croyant l'information insignifiante. Quelle naïveté. Me prendre à son endroit pour une tête de linotte. Croire si peu en notre étrange amitié.

Sur place, ce ne fut pas facile de la retrouver car son nom était commun pour l'île. C'était une Payet, comme l'acteur. Mais j'y parvins tout de même et je l'approchai. Je l'observais. Surtout, j'observais son entourage, je la suivais. Pas de Pierre.

Un soir de dansotte créole, entre un flamboyant et un palmier, je l'abordai enfin. Je lui racontais que j'étais une amie de Pierre, que je le cherchais, qu'il m'avait dit partir pour s'installer ici, avec elle, et qu'au cas où, si jamais je venais, que je le prévienne. Il aurait plaisir à me revoir, il serait mon guide, on irait voir le volcan ensemble, il... elle m'arrêta vite, disant qu'elle allait retourner danser et surtout qu'elle ne voyait pas, mais alors pas du tout de qui je parlais. Elle se souvenait vaguement d'un type à un mariage mais c'était flou. Elle me planta là. J'étais scotchée. Je continuai à l'observer une partie de la nuit et les jours suivants. A l'évidence, pas de Pierre. Face aux falaises fichées abruptes dans l'océan, je n'étais plus. J'avoue m'être totalement perdue, friable, effritée comme la biscotte au fond du paquet.

Avais-je donc rêvé ? Qu'avais-je donc rêvé ? Jusqu'où exactement dans ma mémoire remonter ? Lui, nous, il, on, tout cela avait bien existé... ou non ?

Roissy. Retour à la maison. Je le devais alors je suis vite rentrée à la maison. Je vacille. Le manque. Le doute. Le manque puis le doute. C'est cela le pire : oui, jusqu'où exactement remonter dans notre

histoire ? Dans l'escalier, je croise la concierge. Son sourire est difforme, son plumeau pas vraiment mieux. Elle me dit qu'elle est contente de me revoir, si c'était bien là-bas, patati patata.

« Là-bas ».

Je doute. Je doute même d'être allée là-bas. Je dis oui oui, que le voyage est long, que je dois aller me coucher, que je lui montrerai des photos. Je me hisse jusqu'au 4^{ème}. Encore une chance : je reconnais mon chez moi. Mais c'est étrange, il y a dans l'air comme une odeur familière. Je glisse la clef dans la serrure et la porte s'ouvre tout de suite. Pourtant, j'avais donné un tour en partant, comme d'habitude. Je m'avance. Et c'est lui, Pierre, est-ce bien lui, qui est ce Pierre que je vois ? Cette silhouette, je la reconnais. Il est attablé. Il est de dos, ne se retourne pas. Je m'approche, lit par-dessus son épaule. On dirait une histoire, quelque chose qui commencerait comme ça : *« Il sortit de la maison au moment précis où l'été commençait. Un frémissement dans les arbres, une syncope, un soupir qui monte au cœur de la rue (...), une hésitation à l'intérieur même du temps, comme si la nature attendait d'être bien certaine que les beaux jours sont vraiment là... »*.

Je ne lui demande pas d'explication. Il ne m'en donne pas. C'est clair : entre le réel et l'irréel, la limite est intenable, ténue. Les apparences ne sont trompeuses que pour les esprits obtus. Il semble à l'aise. Il est bien mis, visiblement remis d'un de ses bas. C'est insupportable. Je savais pourtant bien et rien, je n'ai rien vu. Je me sers un café. Vite filer dans mon bureau. Vite me mettre à ma table car seule l'écriture réduit l'écart, celui du désespoir.

Varécy

Mai 2016